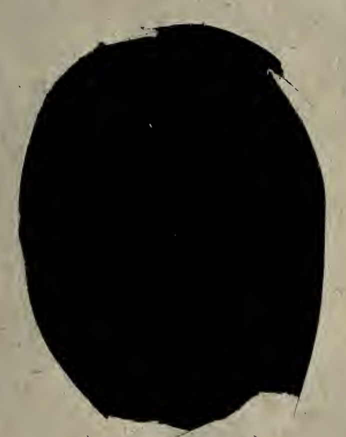
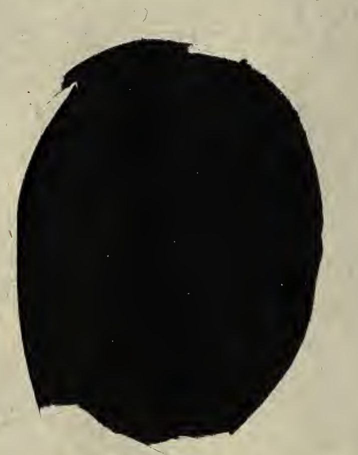
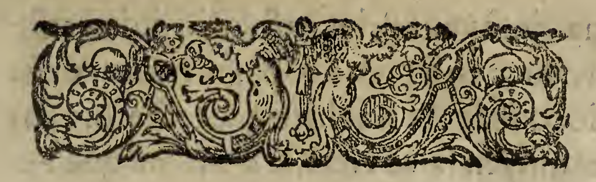
COPPIE D'VNE LETTRE ESCRITE AV ROY; ET EXTRAICT D'VNE AVTRE aux Princes & Seigneurs François, le 17. iour de May dernier.

Par Monseigneur le Duc de Guyse, Pair & grand Maistre de France.



A PARIS,
Iouxte la coppie de Didier millot,
Auec permission.
1588.





COPPIE DE LA LETTRE *escrite au Roy, par Monsigneur le Duc de Guyse, le xvij. de May dernier.*

SIRE,

IE suis si malheureux que ceux qui de long temps par beaucoup d'artifices, ont tasché de m'esloigner de vostre presence & de vos bonnes graces, ont eu tant de pouuoir de rẽdre inutiles tous les bõs desseins que i'ay fait de m'en approcher, & par mes seruices me rendre agreable à vostre majesté. Ce que i'ay ces iours passez plus esprouué que iamais, à mon tresgrand regret. Car estant lassé de tant de faux bruit & calomnies, dõt on vsoit pour entretenir vostre Majesté en deffiance de moy, iay voulu auec le hazad dont l'on me menaçoit, iustifier

ma vie, ayant prins resolutió de la venir trouuer en si petite cópagnie & auec tāt de confiáce & frāchise que iesperois par ce moyen faire vœir,& à chacun,que i'estois fort eslogné de ce,dont mes malueillans taschoiēt,auec tāt d,artifies,de me rēdre suspect: mais les ennemis du repos public, & les miens .ne pouuans souffrir ma presáce de vous estimāt que dans peu de iours,elle descouuriroit les imposture,dont lon vsoit pour me rendre odieux & peu a peux me dóneroit place en vos bonnes graces, ont mieux ayme par leur cóseil pernitieux se metre toutes choses en confusion, & vostre estat, & vostre ville de Paris,en hazart,que dendurer que ie fusse aupres de vous leur mauuaise volonté sest manifestement recógnue en la resolutió,que sans lescu de la Roine vostre mere, & cōtre laduis de vos plus sages cóseilliers, ils ont faict preuue à vostre maieste de mettre par vne voye inusittee,& en vn tēps pleinde

ſoubçon & partialités , des forces en voſtre ville de Paris, pour occuper les places publicques d'icelles. Et la voix cõmune publie qu'ils eſperoyẽt, apres ſeſtre rẽdus maiſtres, pouuoir encores vous induires à beaucoup de choſes, toutes alienes de voſtre bonnaturel? & que i'ayme mieux paſſer ſoubs ſilẽce. L'effroy de celà, SIRE, à contraint vos bõs & fidelles ſubjets de ſ'armer, pour la iuſte crainte qu'ils ont, en ce que par ceſte voye on ne vouluſt executer ce dont, on les menaçoit long temps auparauant. Dieu par ſa ſainƈte grace a cõtenu les choſes en meilleurs termes qu'on ne les pouuoir eſperer, & a cõme miraculeuſement conſeué noſtre ville d'vn treſ-perilleux hazard: & le cõmencement, la ſuitte & l'euenement de cét affaire a tellemẽt iuſtifié mes intẽtions, que i'eſtime que voſtre majeſté & tout le mõde, cõgnoit aſſez clairement par là cõbiens mes deportemens ſont eſlognez des deſſeins dont mes calonnia-

teurs m'ont voulu rendre coulpable. La forme de laquelle ie me ſuis volontairement ietté en voſtre puiſſãce monſtre la confiance que i'ay prins de voſtre bonté, & la ſincerité de ma cõſciẽce. L'eſtat auquel on me trouua lors que i'euz les premiers aduis de ceſte ẽtrepriſe, & de quoy vous peuuẽt teſmoigner pluſieurs de vos ſeruiteurs, fait aſſez cõgnoiſtre que ie n'auois doubte d'eſtre offancé, n'y voulõté dentreprandre eſtant plus ſeul & deſarmé, en ma maiſon, que ne peut & doit eſtre vn de ma qualité. Le reſpect don i'ay vſé, me contenãt dans les ſimples bornes d'vne iuſte deffance, vous teſmoignẽt aſſez que nulle ocaſion ne me peût faire dechoir du debuoir d'vn treſ-humble ſujet La peine que iay prinſe pour contenir le peuple & empecher qu'il ne vint aux effects, qu'amenent le plus ſouuant tels accidents, me eſcharge des calomnies que l'on m'a cy deuant impoſees: Que ie ſoulois troubler voſtre ville de Paris. Le ſou-

cy que i'ay prins de conſeruer ceux meſ-
mes que ie nignorois poĩt de mauoir fait
de mauuais offices enuers vous à la ſuſci-
tation de mes ennemis fait voir à chacun
clairemẽt que ie n'ay iamais eu intention
d'attempter aucune choſe cõtre vos ſer-
uiteurs & officiers, comme l'on ma fauce-
ment accuſé, La façon dont ie me ſuis cõ-
porté enuers vos Suyſſes & enuers leurs
capitaines & ſoldats de vos gardes, aſſeu-
re aſſez que ie nay iamais rien tant craint
que de vous deplaire. Si voſtre majeſté à
ſceu toutes ces particuliarites, cõme ieſti
me, que pluſieurs de vos bons ſeruiteurs
aymans le repos public, qui en ſont teſ-
moins, ne les luy aurons pas celee, ie tiẽs
pour aſſeuré qu'elle demeure par la eſl-
arcie que ie n'ay iamais eu la moĩdre des
mauuaiſes intentions dont mes ennemis
par faux bruits, mont voulu rendre odi-
eux. Et i'eſpere SIRE, que la fin en don-
nera encores plus aſſeuré teſmoignage,
ayant receu vn des plus grãds deſplaiſirs

qui me pouuoient aduenir quand i'entē-
dis que vostre maiesté auoit prins resolu
tion de s'en aller: dautāt que le subit par-
tement m'osta le moyē de pouuoir (com
me iauois enuie) accomoder toutes cho-
ses à vostre contētemēt, & à cela ie les voy
ois disposees, lors que la Royne, vostre
mere, me feit cet honneur de venir ceans
dequoy ie luy ay dōné tels tesmoignages
que i'estime qu'elle les peut tenir certins.
Puis que ie ne peuz lors, Sire, ie continu-
ray c'este mesme voulonté, & espere me
comporter en sorte que vostre majesté me
jugera tresfidele subiet & seruiteur qui
ne desire rien tant que en bien faisant, &
pourchassant le biē de vostre Royaume:
acquerir l'heur de ses bonnes graces, les-
quelles ie ne cesseray iamais de recercher
iusque a ce que Dieu m'en ayt presenté le
moyen, lequel ie prie, SIRE, donner à
vostre Maiesté &c. De Paris ce 17. May.
1588.